

LES FOUILLES D'OC-ÈO (1944)

RAPPORT PRÉLIMINAIRE

par

Louis MALLERET

Directeur de l'École Française d'Extrême-Orient

Le site d'Oc-èo est situé dans la frange maritime du Delta du Mékong bordant le Golfe de Siam (Pl. V), et fait partie d'un ensemble de sites founanais reconnus dans le Tranbassac principalement en 1944⁽¹⁾. Il s'étend sur le village de M̄-lam, canton de Kiên-hào, à la limite des provinces de Long-xuyên et de Rạch-giá en 10° 13' 32" N. et 105° 9' 17" E⁽²⁾ (coordonnées des tertres centraux).

Je l'avais parcouru pour la première fois, le 11 avril 1942 et signalé comme une succession de tertres dominant la plaine limoneuse qui s'étend du Phnom Bathé à la mer. La découverte fortuite d'un important bijou d'or y avait attiré les orpailleurs en grand nombre. Des circonstances nées de la guerre n'avaient pas permis d'y envoyer immédiatement une mission de fouilles et, tout en provoquant de la part des pouvoirs administratifs, certaines mesures de protection, je m'étais attaché à racheter aux fouilleurs clandestins, le plus grand nombre d'objets trouvés par eux.

Au début de l'année 1944, M. George Cœdès alors Directeur de l'École, voulut bien me confier officiellement la mission d'effectuer sur place une campagne de fouilles, avec la collaboration de M. Manikus, Chef du Service Photographique et de M. Trần-buy-Bá, dessinateur. La mission comprenait en outre, un secrétaire du Musée Blanchard de la Brosse, M. Đãng-văn-Minh et un mouleur de l'École d'Art de Biền-hoà, M. Nguyễn-văn-Yên. Le concours de vingt jeunes gens servant de personnel d'encadrement fut acquis pendant le premier mois. Dix gardes civils assurèrent la police du site et de ses abords. Un infirmier fut détaché en permanence par les provinces de Long-xuyên et de Rạch-giá et la mission reçut à plusieurs reprises la

(1) Des circonstances issues des événements de l'après-guerre ne nous ont pas permis jusqu'à présent de publier l'ensemble de nos recherches sur les sites founanais et préangkoriens du Delta du Mékong, notamment ceux du Tranbassac qui se sont révélés les plus anciens. Nous pensons pouvoir entreprendre dans les années qui viennent une publication d'ensemble de ces travaux qui ont permis de restituer une haute importance archéologique aux terres alluviales du sud de l'Indochine. Jusqu'à présent ont paru notamment un article de M. G. Cœdès sous le titre *Fouilles en Cochinchine. Le site de Gò Oc-èo, ancien port du royaume de Fou-Nan* dans *Artibus Asiae*, X-3, 1947, p. 193-199 et, sous notre nom, deux articles, l'un intitulé *The buried town of Oc-èo and the Funanese sites of Tranbassac in Cochinchina*, dans l'*Annual Bibl. of Indian Archeology* de l'Institut Kern, Leyde, 1950, XV, p. LI-LVI, l'autre *L'Art et la métallurgie de l'étain dans la culture d'Oc-èo* in *Artibus Asiae*, XI-4, 1948, pp. 274-284. Dans le présent rapport préliminaire nous avons limité l'illustration à un aperçu des aspects du site et des travaux à différents stades de leur évolution. On trouvera dans les articles ci-dessus mentionnés une représentation de quelques objets caractéristiques provenant d'Oc-èo.

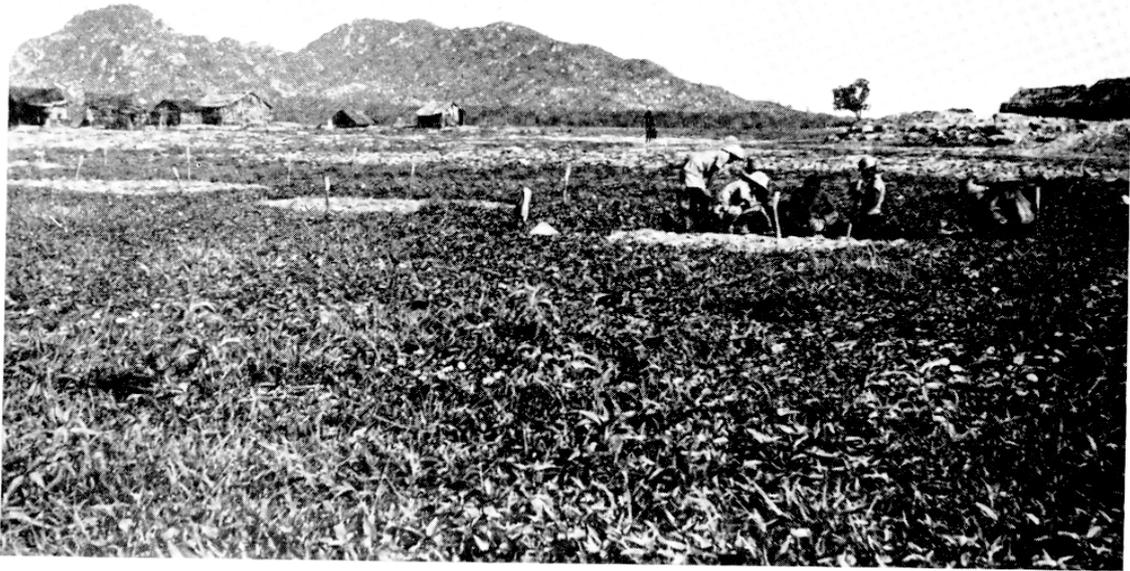
(2) Coordonnées, corrigées et rapportées à la Carte Internationale du Monde. On trouvera le site en 11 g. 362 lat. N. et 114 g. 242 long. E. sur les cartes du Service géographique de l'Indochine rapportées au méridien de Paris. — Le nom d'Oc-èo étendu par nous à l'ensemble du site est celui qui désigne dans la toponymie locale, les tertres centraux.

visite des médecins de l'assistance médicale des deux provinces. Auparavant, une étude malariologique de la région avait été effectuée par le Dr Delbove de l'Institut Pasteur et des prélèvements d'eau dans les puits avaient été analysés par le Dr Viard-Goudou, chimiste du même Institut. Des ravitaillements en eau potable à partir de Long-xuyên furent organisés quotidiennement par le relai du Núi Sập situé à quinze kilomètres d'Oc-èo. Un camp fut établi autour de la maison commune du village de Vọng-thê, avec station d'épuration des eaux de puits pour les usages non-alimentaires. Une sévère discipline fut instituée au point de vue sanitaire. Elle fut efficace pour l'action anti-paludéenne. Six cas de dysenterie amibienne se déclarèrent néanmoins et furent traités soit localement par les moyens de la pharmacie de campagne, soit par acheminement des malades sur Long-xuyên, centre auquel la mission se trouvait reliée sur un parcours de 40 kilomètres par sampans ou canots à moteur. La période choisie pour les fouilles porta sur les mois de février à avril, époque de la saison sèche où le sol est entièrement raffermi en une zone deltaïque placée dans l'aire des débordements annuels du Bassac et où le sol demeure inconsistant ou noyé par les eaux pendant une bonne partie de l'année.

Le site est situé à 25 kilomètres de la mer et à environ 2 kms. 500 des pentes sud-ouest de Phnom Bat Sâmnor ou Núi Bathê (Pl. VI, a) qui avait livré déjà plusieurs sculptures khmères d'art pré-angkorien. D'anciennes photographies aériennes prises à haute altitude et dans des conditions défavorables montraient le tracé d'une enceinte de forme carrée ou rectangulaire, apparent sur trois côtés au sud, à l'ouest et à l'est avec, semblait-il, un côté plus long que les deux autres. Dans la première hypothèse, le site représentait 225 hectares, dans la seconde, plus de 400 hectares. Il fallut attendre la fin de la seconde guerre mondiale pour lever cette incertitude. En 1946, une reconnaissance aérienne me permit d'obtenir une vision claire de l'ensemble qui consiste en un rectangle de 1500 mètres sur 3000 mètres orienté nord-nord-est — sud-sud-ouest, enfermant une surface de 450 hectares, soit environ la moitié d'Ankor-Thom. Mais les tertres et vestiges de surface dont la densité la plus forte s'étend sur 330 hectares se répartissant largement dans le Nord, en sorte qu'il fut possible, en 1944, de procéder à des travaux de recherches sur une vaste étendue de sol relativement ferme correspondant à un immense territoire urbain.

Pour l'observateur au sol, le tracé de ce périmètre ne se manifeste plus que par une succession de talus et de dépressions, qu'il est difficile de déceler, parmi les hautes herbes et les roseaux. Le site se présente comme un ensemble de légers mouvements de terrain avec des croupes sablonneuses et des tertres nommés *tuól* ou *gò*, par les rares habitants de l'endroit, selon qu'ils sont Cambodgiens ou Viêt namiens. Il est sillonné de dépressions qui, tantôt s'étalent en nappes marécageuses, tantôt affectent, au moins sur certains tronçons, un tracé rectiligne. Ce sont les *lung*, déformation probable, par les Vietnamiens, du cambodgien *mlóng*.

Les tertres au nombre de trente-cinq environ, sont dans l'ensemble peu apparents. La plupart d'entre eux ne dépassent guère quelques décimètres en hauteur, par rapport au niveau général de la plaine. Ils ont reçu des habitants, les noms de *gò dá* ou de *gò dát*, selon qu'ils sont coiffés ou non, d'une accumulation de blocs de granit d'importance variable et de contour généralement circulaire (Pl. VI, b). Lors de mes premiers cheminements, j'avais reconnu sur deux d'entre eux un *mukhalinga* en grès et un torse de statue masculine hanchée à l'indienne, tandis qu'un second *linga* de caractère naturaliste, gisait dans une dépression. Les *gò dát* sont parfois d'origine récente, les rares habitants du site n'ayant d'autre moyen de se mettre à l'abri de l'inondation annuelle, que de construire leurs maisons sur des élévations de terre prélevée dans la plaine; mais ces talus artificiels se reconnaissent généralement à une fosse contiguë qui a fourni la terre rapportée. D'autres *gò dát* beaucoup



a. Le Phnom Bathé et la plaine d'Oc-èo.



b. Oc-èo. Terte du Gò Cày Cóc coiffé d'un entassement de blocs de granit.



a et b. Recherche d'anciens niveaux d'habitat.

plus étendus apparaissent de distance en distance, dans la partie sud du site, la moins remaniée, mais également la plus basse et la plus marécageuse. Il semble que les tertres de cette dernière catégorie correspondent à des points d'habitat ancien.

Parmi les dépressions, la plus importante d'aspect rectiligne est située dans l'axe nord-nord-est — sud-sud-ouest du tracé rectangulaire antérieurement déterminé. Elle borde à l'est, une croupe sablonneuse qui s'étend du hameau de Giông Cát au tertre d'Oc-èo, le plus étendu, mais non le plus élevé, qui a donné son nom à l'ensemble du site. Elle se prolonge dans le sud, sous le nom de *Lung Lón* qui devient ensuite le *Lung Giêng dù* des cartes, sur lequel M. Pierre Paris avait attiré l'attention, à l'occasion d'autres recherches⁽¹⁾. Un nouveau site, celui de Tà Kèo, a été découvert à l'endroit où cet ancien canal, aujourd'hui colmaté, semble avoir communiqué avec la mer.

Un plan général du site d'Oc-èo a été dressé d'après mes itinéraires, par un agent du cadastre de la province de Long-xuyên. Nous y avons fait reporter par le Service géographique, les données fournies par les photographies aériennes. Pour la commodité des localisations, dans la plaine dépourvue de repères apparents, nous avons divisé l'ensemble du périmètre urbain, tel qu'il était présumé à l'époque, en trois zones distribuées selon sa direction principale : nord, centre et sud, compartimentées chacune, dans un sens perpendiculaire au premier, en deux secteurs ou quartiers : ouest et est. Cette division n'était pas entièrement arbitraire. Elle reposait sur cette conjecture que le monument de Tùol Dòm Tonlêap ou Gò Cáy thj, qui a laissé les vestiges les plus considérables, pouvait se trouver à égale distance des deux petits côtés de l'enceinte, si l'on admettait que celle-ci était un rectangle, ce qui s'est révélé juste par la suite. Il se trouvait aussi que la délimitation théorique des zones septentrionale et centrale coïncidait avec un *lung* transversal, dont il ne subsiste qu'un tronçon. Cette division générale nous a servi à effectuer une prospection céramique, parmi d'innombrables amas de tessons méprisés par les orpailleurs, collecte dont les résultats sont mentionnés plus loin.

Compte tenu de l'immensité du site et de la courte période de saison sèche qui permet d'avoir accès à toutes les dépressions, le programme que nous nous étions tracé, ne pouvait nourrir que des ambitions modestes. Il s'agissait sans doute de disputer le terrain aux fouilleurs clandestins, mais aussi par une étude méthodique de la topographie et des gisements stratigraphiques de déterminer des niveaux d'habitat. Nous nous sommes donc proposé en premier lieu, de procéder à une série de coupes de terrain, de manière à tirer d'observations rigoureuses un ensemble de déductions offrant des garanties de sécurité. Il convenait ensuite d'explorer un certain nombre de tertres choisis dans l'ensemble du site, de façon à obtenir quelques notions des vestiges qu'ils pouvaient contenir et déterminer ainsi des repères dans un plan urbain. Cette méthode s'est révélée sans prix dans la suite, car il nous a été impossible à partir des événements japonais du 9 mars 1945 de retourner à Oc-èo. Le site a été livré alors sans contrôle à l'action incohérente des orpailleurs et la vision aérienne que nous en avons eu dans la plaine desséchée, en avril 1946, a été celle d'un paysage lunaire criblé de cratères ou d'entonnoirs rapprochés rappelant ceux de la Champagne pouilleuse pendant la première guerre mondiale, à l'issue d'intenses bombardements d'artillerie.

Les recherches de caractère stratigraphique ont porté sur huit points répartis dans les zones septentrionale et centrale, la région Sud étant demeurée marécageuse pendant la plus grande partie de notre séjour (Pl. VII, a et b). Commencées

⁽¹⁾ Anciens canaux reconnus sur photographies aériennes, dans les provinces de Ta-keo, Cháu-dóc, Long-xuyên et Rach-gia, BEFEO, XLI, p. 365-372.

le 10 février, nos fouilles ont rencontré le plan d'eau à environ un mètre et celui-ci ne s'est abaissé à deux mètres qu'au début d'avril, en certains points seulement. Faute de moyens d'épuisement, cet obstacle a entravé considérablement les recherches. Celles-ci nous ont permis néanmoins de reconnaître l'existence de deux niveaux d'occupation humaine bien déterminés. L'un est superposé à un lit de sable qui se rencontre d'une manière sporadique, à une profondeur variant de 0 m. 50 à 0 m. 80 en moyenne. Le second est situé entre 1 m. 80 et 2 m. 20 environ. En aucun cas, nous n'avons pu établir de manière indiscutable, une coupe qui les eût contenus tous deux, marquant ainsi une succession chronologique, avec éventuellement une période de remblaiement ou d'interruption dans l'occupation du site. Mais comme les objets sont identiques aux deux niveaux et que le second se rencontre à la lisière du grand canal, on peut les considérer comme contemporains dans un mode d'habitat établi tantôt en sol ferme, tantôt en bordure de dépressions.

A chacun des deux niveaux, nous avons rencontré des restes de pilotis. A un autre égard, les débris céramiques, ainsi que des objets sont communs aux deux étages. Le second est marqué par une grande abondance de tessons, d'empreintes de coquilles et d'ossements généralement animaux, sur une épaisseur qui dans le cas le plus favorable, a atteint 0 m. 80. Le premier correspond à une couche de sable qui contient de menues parcelles d'or. Beaucoup d'entre elles apparentes à l'œil nu, se présentent sous l'aspect de débris filiformes, de minces lamelles ou de gouttelettes de fusion. Elles sont parfois mêlées de menus fragments de cuivre ou de bronze. D'autres sont de fines poussières dont la dimension la plus grande atteint à peine un à deux dixièmes de millimètres. Examinés au microscope, ces débris peuvent se répartir dans chacune des catégories précédentes. D'une manière générale, ils présentent de fines martelures ou des stries correspondant à des traces laissés par un outil. A un autre égard, on discerne parmi eux des différences de coloration indiquant des inégalités de titres. En aucun cas, nous n'avons aperçu de cristaux octaédriques. Il semble donc que l'on ait affaire à de la limaille provenant d'ateliers de bijoutiers, ou de produits d'écaillage de dorure. Le site a livré en effet, une menue représentation buddhique en bronze qui a été dorée probablement au mercure. Nous avons rencontré d'autre part, des perles à reflets dorés, identiques à celles que M. I. H. N. Evans a trouvées à Kuala Selingsing en Malaisie et qu'il dénomme *gilding beads*. L'une d'elles partiellement brisée montre l'insertion d'une fine lamelle d'or entre deux pellicules de verre. Il est possible que nos parcelles proviennent d'objets de ce genre. A un autre égard, nous possédons plusieurs menus marteaux, ainsi que des moules bivalves à bijoux en schiste. Il semble donc que la ville ait enfermé de nombreux ateliers d'orfèvres, ce qui expliquerait l'abondance des menus lingots d'or et des bijoux façonnés que le site a livrés.

Nos échantillons de sable, prélevés à des profondeurs variables, ont été examinés par M. Marcel Aubert, ingénieur du Service des Mines à Saigon. Ils ne contiennent aucun débris coquillier, ce qui exclut l'idée d'une origine pélagique. On a vu d'autre part que le lit d'arène ne se présente jamais en nappe continue. Son épaisseur très inégale varie de quelques centimètres à trois ou quatre décimètres. Il est supporté invariablement par une couche d'argile à laquelle sont superposées des traînées alluvionnaires qui paraissent imputables à l'inondation annuelle. Il ne semble donc pas, jusqu'à plus ample informé, que l'on se trouve en présence d'une ancienne plage. Les coquilles ou empreintes de coquilles examinées par M. Edmond Saurin, du Service géologique, révèlent une certaine prédominance des formes d'eau douce (*Paludina* sp.) ou d'espèces vivant à la fois dans les eaux douces et les eaux saumâtres (*Cyrena* sp.). Quelques-unes sont des formes marines (*Arca* sp.), mais leur association aux précédentes et à une grande abondance d'osse-

ments animaux, principalement ceux du bœuf et du jeune porc, indiquent des déchets alimentaires, plutôt qu'une faune marine propre à une frange littorale.

Trois pilotis ont été rencontrés, groupés sur un point, avec un espacement d'environ un mètre. L'un d'eux présente un décor très atténué, mais encore intelligible. Celui-ci est constitué de deux dépressions annulaires auxquelles se trouve superposée une ligne de méandres, tandis que des alvéoles marquent la base des arêtes d'une surface octogonale. Sur de nouveaux sites reconnus dans l'ensemble du Transbassac, des restes de pilotis parfois nombreux, affleurent la surface du sol. Ceux d'Oc-èò présentent d'étroites affinités avec des pièces semblables découvertes en 1936 dans la Plaine des Joncs, en même temps qu'un Buddha en bois⁽¹⁾. Il semble donc qu'à une époque ancienne, l'habitat sur pilotis ait été le seul possible, tant sur le site d'Oc-èò que dans l'ensemble du Transbassac et de la Plaine des Joncs.

En ce qui concerne plus spécialement Oc-èò, on peut concevoir que des maisons aient été établies sur pilotis hauts ou sur pilotis bas, selon les dénivellations d'une topographie urbaine qui par l'effet du colmatage, apparaît de nos jours très atténuée. Les pieux que nous avons dégagés se trouvaient généralement en bordure des dépressions. Il semble que l'on se trouve en présence d'habitudes analogues à celles des *palafittes* ce qui tend à établir une relation de contemporanéité entre les deux couches archéologiques séparées par une différence de niveau d'environ un mètre. On peut admettre en effet, qu'au cours d'une longue période d'occupation, des débris d'ustensiles de cuisine ou des déchets alimentaires se sont accumulés sous les habitations, surtout lorsque celles-ci dominaient une dépression, voie d'eau ou bassin. L'identité de la poterie d'un niveau à l'autre tend à confirmer cette hypothèse, bien que l'industrie céramique soit sans doute, parmi les techniques, celle qui évolue le moins. Nous avons trouvé en profondeur auprès d'un pilotis, une batte en bois d'un type absolument analogue à celles qu'emploient encore les potiers cambodgiens du Bathé et nous possédons des lissoirs à poterie en terre cuite qui se prêtent à de semblables analogies. Quoi qu'il en soit, il semble que l'on puisse considérer comme un fait généralisé, le mode d'habitat sur pilotis. Mais si l'on se rappelle que nos coupes de terrain n'ont rencontré que séparément, sauf en des cas douteux, les deux couches archéologiques, il apparaît que de nouvelles recherches eussent été nécessaire avant de conclure d'une manière définitive, soit à leur indépendance, soit à leur contemporanéité, quelle que soit la signification large que l'on puisse donner à la seconde expression.

La base du décor du pilotis précédemment décrit était enfouie à une profondeur de 0 m. 75. Que l'on ait affaire à un poteau commémoratif ou à un pieu pour habitation, il semble que le décor devait correspondre au niveau d'un plancher. Il en résulterait que depuis l'époque d'Oc-èò, la plaine a connu un remblaiement général dont l'épaisseur est donnée par soixante-quinze centimètres de dépôts. On sait que l'alluvionnement superficiel est en Cochinchine et au Cambodge un phénomène extrêmement lent dès que l'on s'éloigne des berges. Cette épaisseur des dépôts peut donc surprendre, même si comme l'on a de fortes raisons de le penser, la ville enfouie peut être rapportée à l'époque du Fou-nan. Le colmatage a enseveli ou du moins largement atténué l'ancienne topographie urbaine. Il a eu pour effet, en outre, de ralentir l'écoulement des eaux pluviales et des courants de crue. La durée de l'inondation annuelle peut de nos jours s'en trouver fortement prolongée et l'on a constaté en 1937 que le flot des débordements du Bassac après avoir atteint

(1) Cf. *BEFEO*, XXXVII, 605, ainsi que notre *Catalogue du Musée Blanchard de la Brosse*, vol. I, p. 79-80.

un mètre quarante, s'est maintenu dans toute la région sur cinquante centimètres, pendant soixante-dix jours.

Les conditions créées par l'inondation annuelle apparaissent de notre temps incompatibles avec l'établissement d'une ville. Elles ne permettent d'autre culture que celle du riz flottant, pratiquée d'une manière extensive, sur de grandes propriétés. Or, les photographies aériennes révèlent sur certains points un canevas serré qui semble indiquer soit une ancienne division en petites parcelles, soit un ancien réseau de canalicules donnant la maîtrise de l'eau. A un autre égard, de vieux colons nous ont dit leur surprise d'avoir retrouvé en défrichant la région, d'anciens talus qui semblaient correspondre à des diguettes de rizières. On est donc conduit à penser que sur un sol où l'écoulement des eaux était plus rapides d'autres modes de culture ont pu être possibles et qu'en tout cas au niveau des lits de sable qui correspond approximativement à la base du décor d'un des pilotis, des conditions géographiques différentes pouvaient autoriser l'habitat.

C'est en réalité toute l'évolution du delta du Mékong qui se trouve mise en cause, par la découverte du site d'Oc-èò. Cette histoire est loin d'être connue et nous avons dû pour notre compte en entreprendre l'étude à l'échelle du Transbassac, sans que l'état de nos recherches puisse nous permettre encore d'avancer une opinion décisive. Mais d'ores et déjà, il apparaît que le comportement des crues a considérablement varié et que l'hydrologie de la région a connu des modifications à mesure que le colmatage effaçait l'ancien système de canaux créé par d'anciens occupants du sol et dont le tracé atténué apparaît encore à l'observation aérienne. Il y a lieu, à un autre égard, de tenir compte de la progression du rivage qui, le long du Golfe de Siam, paraît avoir été extrêmement lente. Quels que soient les résultats de nos recherches géographiques, on peut affirmer que la ville ancienne n'était pas établie directement sur le littoral, mais qu'elle bénéficiait d'une position mi-terrestre, mi-maritime qui pouvait offrir des avantages, mais comportait aussi des dangers.

L'énigme la plus troublante semble résider dans le fait qu'en dehors de ses monuments dont les dallages sont tous défoncés, la ville ne paraît pas avoir été pillée au moment de sa ruine. On ne peut guère s'expliquer autrement l'abondance des bijoux d'or uniformément répartis dans un terrain alluvionnaire. A un autre égard, des variations considérables dans la composition du sol, en des points très voisins, ne peuvent être le fait que de charriages limoneux, bien que cette constatation soit commune à toutes les régions deltaïques. Enfin, la confusion des témoins est souvent telle qu'elle tend à décourager toutes recherches stratigraphiques. En aucun cas, malgré nos localisations numériques, nous n'avons pu reconstituer, parmi les ossements découverts, quoi que ce fut qui put évoquer l'idée d'un squelette. Il n'est pas rare non plus de rencontrer groupés des débris de sept à huit récipients différents aux arêtes émoussées, comme s'ils avaient subi des actions de transport à distance ou s'ils avaient été entre-choqués par une force inconnue. Ces constatations tendraient à rattacher la ruine d'Oc-èò soit à quelque invasion marine, soit à une inondation exceptionnelle, interprétations qui demeurent plausibles dans une région dont l'altitude moyenne est si basse qu'elle est par endroits inférieure au niveau des plus hautes marées. Mais il va de soi que ces suppositions n'auraient pu prendre forme qu'à l'issue de nouvelles campagnes poursuivies dans le cadre de recherches étendues sur l'évolution du Delta du Mékong.

La seconde partie de notre programme comportait l'exploration d'un certain nombre de tertres. Celle-ci a porté sur douze points répartis dans le centre et le nord du site. Les recherches ont abouti à dégager les restes d'anciens édifices en briques et leurs résultats se rattachent à certains égards, aux constatations de la première série. En deux points (édifices C et E), il est apparu que la couche archéo-

logique profonde se prolongeait sous les fondations. Il en résulterait à première vue que les constructions sont postérieures à celle-ci. Mais on peut concevoir que dans les variations d'un site urbain, des édifices en matériaux durs aient pu être substitués à des habitations légères qui leur étaient contemporaines et là encore il eût été nécessaire au cours de nouvelles campagnes de recueillir des constatations plus nombreuses avant d'avancer des conclusions. Il semble néanmoins que le mode de construction en briques, ne se soit pas imposé du premier coup sur un sol mouvant qu'elles qu'aient été les précautions prises pour choisir les croupes de sable ou pour asseoir les fondations sur une semelle de blocs de granit.

On se rappelle que de nombreux tertres étaient coiffés d'entassements de grosses pierres. Il est apparu que beaucoup d'entre eux masquaient des restes d'édifices en briques. Aucun affleurement rocheux n'apparaissant dans la plaine à proximité immédiate du périmètre urbain, on est conduit à penser que la présence de ces blocs est l'effet d'un apport intentionnel. A un autre égard, nous avons constaté que le tertre du Gò Cây cóc (point O) était constitué d'un entassement cubique avec angles dressés et qu'il présentait un gradin. Au point E, nous avons dégagé d'un autre tertre, le Tùol Trèng, une sorte de chambre rectangulaire constituée de blocs de granit alignés sur plusieurs rangs et empilés sur plusieurs lits. Le soin apporté à cette disposition nous permet d'écarter l'idée d'accumulations analogues à celles que forment les cultivateurs européens pour débarrasser un terrain de ses obstacles. Il semble donc que des populations attardées, peut-être d'anciens autochtones privés d'une élite, aient subsisté sur le site après la destruction de la ville. Ces entassements ne sont pas sans rappeler ceux que forment de nos jours les Sàm-rê dans la Chaîne des Cardamomes. A un autre égard, d'abondantes scories de fer ont été découvertes au-dessus des décombres du monument K. Celles-ci contiennent encore 40 à 50 p. 100 de métal, proportion qui se rencontre communément dans la métallurgie primitive des Kouys de la région du Phnom Dêk. Le matériel lithique que le site a livré a été recueilli par nous en surface ou rencontré à une faible profondeur. On est en droit de se demander si le fond de la population d'Oc-èò n'était pas constitué par des autochtones proches parents des Sàm-rê dont il subsiste un rameau dans la presqu'île de Veal Rinh, à une distance relativement faible des frontières actuelles du Sud Viêt-nam. Quoi qu'il en soit, le site paraît être demeuré habité après la ruine de ses édifices, et il ne fait guère de doute que la civilisation n'y ait connu un important recul.

Les restes dégagés des tertres sont généralement réduits à de simples fondations indiquant un plan carré ou rectangulaire avec parois ordinairement épaisses. Il n'y a que de faibles indications à en tirer sur l'importance et l'aspect des superstructures. Au cours de nos prospections céramiques, nous avons observé sur certains points, une forte densité de débris de tuiles. Celles-ci ne présentent jamais le profil semi-circulaire des tuiles romaines. Elles sont uniformément plates et s'accrochaient soit par un ou plusieurs tenons, soit par un trou de fixation. Une constatation importante, c'est que nous n'avons jamais rencontré ni pieds-droits de porte, ni seuil, ni linteau, ni marches d'escalier en grès et pas davantage de blocs de latérite. Quelques plaques de schiste ont été mises au jour, tandis que des dalles de granit, fournies sans doute par les pointements rocheux de la région, se révélaient plus abondantes. Les rares inscriptions sanskrites du Fou-nan de quelque étendue actuellement dénombrées sont tracées sur des fragments de dalles ou des pieds-droits en grès ou en schiste à l'exception de la pierre de Vồ-canh qui est d'un granit grossier. Or l'emploi des deux premiers matériaux est apparu comme extrêmement rare, tant sur notre champ de fouilles que sur les autres sites du Transbassac. On peut dès lors se demander si les monuments d'Oc-èò ne devraient pas

être considérés comme de timides essais de constructions durables, ayant primitivement exclu tout autre emploi que celui de la brique, accessoirement du granit ou encore s'ils n'ont pas présenté une association fragile de la brique, du bois et peut-être du métal. Mais sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, l'état de ruine des vestiges est tel, que l'on ne peut que s'en tenir à une très grande réserve.

Par l'importance de leurs décombres ou la complexité de leur plan, deux de ces édifices méritent d'être examinés à part.

Le premier appelé Gò Cáy Thi ou Tùol Dòm Tonlèap (monument A), se présentait, avant travaux, comme une énorme butte surmontée de deux arbres et précédée au nord d'un tertre de faible élévation qui portait une habitation légère, dont nous n'avons pu obtenir le déguerpissement qu'en fin de campagne (Pl. VIII, *a*). Le dégagement fit apparaître une curieuse construction orientée est-ouest comprenant un avant-corps de 17 m. \times 8 m., à deux perrons latéraux conduisant à un passage cruciforme sans accès avec le corps central (Pl. VIII, *b*). Celui-ci est constitué d'une construction de 22 m. 50 \times 16 m. 50 qui se ramène essentiellement à quatre fosses centrales, profondes par endroits d'environ quatre mètres et entourées d'une succession de cavités périphériques de dimensions inégales mais de forme rectangulaire, au nombre d'une vingtaine. Le fond de toutes ces fosses présente un sol briqueté à deux niveaux, selon qu'elles sont situées au centre ou sur le pourtour. Aucune communication n'apparaît, ni entre les fosses centrales, ni entre les fosses périphériques, ni de celles-ci aux premières. Une dénivellation de 1 m. 75 entre l'une des fosses et la crête du mur de séparation avec l'avant-corps, interdit également l'accès au corps principal. Deux puits et des alvéoles ménagés dans le massif de briques, ont été dégagés en quelques points. Les deux premiers enfermaient une chambre souterraine, à en juger par des traces de dallage. L'un d'eux contenait des ossements de bovidé auxquels étaient superposés quelques grains de paddy noirs et durcis.

Le déblaiement des fosses centrales montra que celles-ci contenaient un remplissage de terre apportée de la plaine, avec des tessons, des perles⁽¹⁾, des fragments de bronze ou d'étain, des scories de fer et de menus objets, analogues à ceux que nous avons rencontrés dans nos coupes de terrain. C'est seulement à 2 m. 50 de profondeur qu'apparurent les décombres provenant de la chute des superstructures. La faible épaisseur de ceux-ci laisserait croire qu'elles n'étaient pas importantes ou que le vestige correspond à un soubassement ayant porté une construction en matériaux légers. Aucune tuile n'a été rencontrée. Seuls quelques motifs ornés d'une spirale en terre cuite ont été retirés des déblais.

Des traces de fumée sur une paroi, ainsi que quelques briques à surface localement vitrifiée laisseraient croire que les fosses centrales ont servi de fours. Mais la présence de scories de fer mêlées à la terre de remplissage, peut donner à penser aussi que le monument a été utilisé après sa ruine à de nouvelles fins. Il semble que l'on puisse exclure l'hypothèse d'un ouvrage militaire, d'une résidence ou d'un sanctuaire, faute de communications. Celle d'un monument funéraire, peut-être d'un ossuaire, offre davantage de consistance. L'absence de moyens d'accès entre l'avant-corps et le corps central ferait penser à ces tours d'exposition des morts de l'ancien Iran où l'on hissait les cadavres avec des cordes. Mais l'on peut penser aussi à des silos pour des approvisionnements dans une ville maritime. De toutes façons, cet étrange édifice n'a pas de répondant connu dans le Cambodge pré-angkorien.

⁽¹⁾ Nous employons ce terme, malgré toute l'équivoque qu'il contient, lui préférant ordinairement celui de grain d'enfilage utilisé par Déchelette.



a. Oc-èo. Le tertre du Gò Cây Thị (Monument A) avant dégagement.



b. Oc-èo. Le tertre du Gò Cây Thị (Monument A) après dégagement.

La seconde construction (monument K) correspondait à une butte avec excavation centrale, sur les bords de laquelle gisaient de grandes dalles en granit, énormes blocs monolithes dont l'un mesurait 3 m. 15 × 2 m. 75. L'endroit avait été profondément pillé par des bonzes venus chercher des briques et par une équipe d'orpailleurs chinois. Il ne restait donc à première vue qu'un faible espoir de se représenter, par déduction, l'aspect ancien de l'édifice.

Le déplacement des dalles préalablement localisées sur un plan, fit apparaître, sous celle-ci, un massif de briques aux parois épaisses, formant un réduit carré fermé sur trois côtés et rattaché, par des murs plus minces, à un rectangle enveloppant. La chambre centrale était ouverte à l'est. Les deux murs, dont l'un ne comportait que des traces, reliaient cette ouverture aux angles nord-est et sud-est du rectangle, selon deux demi-diagonales. Le dégagement fit apparaître d'autres dalles de granit dont quatre présentent de sobres moulures ainsi qu'une cuve à faible concavité. Au nord de la construction rectangulaire et en dehors de celle-ci, furent rencontrés, parmi les décombres, de nombreuses tuiles et des motifs de décoration en terre cuite. Ceux-ci portent un décor floral ou représentent des têtes de monstres *kirtimukha*, parmi lesquelles se rencontre une tête de lion *simhamukha*, d'un admirable dessin naturaliste. D'autres fragments sont des motifs lotiformes qui semblent correspondre à des épis de crête. Deux bâtiments annexes paraissent avoir flanqué la construction principale, au nord et au sud. Le premier est réduit à des tronçons de fondations, parmi lesquels furent découverts un avant-bras et une main d'un petit Viṣṇu en grès tenant une boule.

Un essai d'anastylose en miniature nous a permis de reconstituer sur maquette le schéma du monument. Les dalles s'assemblent par tenons et mortaises. Celles qui présentent des moulures s'associent de façon à constituer une sorte de coupole sur plan carré comportant deux pignons avec des versants à profil convexe antérieurement portés par des pannes dont on discerne au moins deux logements. La surface couverte par cet ensemble correspondait à une dalle servant de plafond à une cellule dont la base reposait sur le massif de briques. La hauteur de celle-ci nous est inconnue, aucune des dalles périphériques ne nous étant parvenue complète. Elle enfermait probablement la cuve de faible dépression et se trouvait en retrait vers le fond, ce qui permettrait d'y avoir accès. Les parois de cette cellule reposaient directement sur la partie la plus épaisse des murailles de briques ce qui assurait une répartition judicieuse de la pression, mais leur association par un assemblage inspiré directement de la menuiserie ne leur assurait qu'une solidité précaire et là encore, il semble que l'on se trouve en présence d'une expérience malhabile.

Quoi qu'il en soit, il n'y a guère à hésiter sur l'identification de la cellule avec un *mandapa*, type de construction enclose dans une autre dont on connaît quelques exemples dans le Cambodge pré-angkorien, notamment à Sambôr-Prei Kūk, à Hân Āei, Trapān Kūk et tout près d'Ankor Bōrēi, au Phnom Dà et à l'Asraṃ Mahā Rosēi. Une difficulté pouvait se présenter à propos des deux murs qui compartimentent le rectangle enveloppant selon deux demi-diagonales. Certaines de nos dalles, au demeurant très fragmentées, ne trouvent pas d'emploi dans le schéma que nous avons indiqué et il est possible qu'elles aient servi à parementer ces murs angulaires, à l'imitation des parois béantes d'une grotte, selon un procédé observé à Trapān Kūk par H. Parmentier.

On sait d'autre part qu'il existe au Phnom Khyañ, dans le sud du Cambodge, un édifice en briques construit dans une grotte et que les Chams ont, de leur côté, souvent utilisé à des fins religieuses des anfractuosités naturelles. On se trouverait alors, semble-t-il, en présence d'un essai d'imitation en territoire deltaïque d'un temple rupestre, type d'édifice bien connu dans l'Inde et en Extrême-Orient. Les

têtes de monstres des parois parmi lesquelles se rencontre un masque léonin invitent aussi à un rapprochement avec les temples-grottes, entre autres avec les Bagh Caves de Gwalior et l'on pense à une répétition de têtes de lion en frise dans la façade de la grotte 3. L'on est tenté alors de situer ce curieux monument dans une période Gupta ou plutôt post-Gupta. Quoi qu'il en soit, il n'y a que peu de relations à établir entre les figurations en terre cuite qui décoraient les murs externes et les stucs de P'rå Pāthōm au Siam ou ceux de même nature rapportés d'Ankor Bōrēi en 1923, par Georges Groslier. C'est plutôt à une source indienne que semblent se rapporter directement ces représentations animales sans que se trouvent exclues des adaptations locales de motifs dérivés d'une souche commune dans l'aire des pays riverains du Golfe de Siam.

En fin de campagne, nous avons ouvert un dernier chantier au pied des pentes nord du Bathé, afin de reconnaître le contenu d'un groupe de tertres nommé Tūol Sali. Cet emplacement offrait l'intérêt d'avoir livré, selon des déclarations concordantes, une image de Sūrya, dont une jambe porte l'indication d'une tige de botte et dont le costume présente des affinités indo-scythes⁽¹⁾. L'endroit avait été profondément bouleversé par les bonzes, venus de très loin pour en extraire des briques. Selon les habitants, plusieurs statues en avaient été retirées. En surface, parmi les décombres, gisaient une cuve à ablutions et un élément d'un piédestal en schiste.

Les travaux de dégagement aboutirent à mettre au jour, les fondations de quatre monuments orientés de l'est à l'ouest. Deux d'entre eux au sud, paraissent avoir comporté deux chambres au dallage défoncé. Les deux autres sont sur plan carré et l'un présente une curieuse superposition de briques assemblées à un niveau inférieur selon les diagonales, puis au-dessus de celui-ci selon les axes, disposition qui laisserait croire que l'édifice a été reconstruit sur d'anciennes fondations. De nombreuses briques ont été sculptées et présentent les unes un rang de perles ou de pastilles entre deux filets, d'autres des rinceaux. Une colonnette cylindrique à sobre décor et des fragments d'un piédestal à motifs inspirés directement de la flore, semblent apparenter l'édifice à l'art de Sāmbōr-Prei Kūk. Une autre cuve à ablutions et une main d'un Viṣṇu en grès élevant une conque et adossée à un arc, furent également rencontrés.

Une masse considérable de témoins a été recueillie au cours de ces recherches. Des échantillons minéralogiques, des fragments ligneux, des graines, des ossements, des scories ont été prélevés à différents niveaux. Ils ont permis d'ouvrir des aperçus sur l'histoire du site, sa faune, sa flore ainsi que les ressources dont disposaient les habitants.

Quelques poids de filet se réfèrent à la pêche. Une pierre poreuse et des tampons de terre cuite à empreintes ont pu servir à décorer des étoffes. Des couteaux en fer dans la couche la plus profonde, tendent à indiquer que cette forme de la métallurgie était connue de haute époque. Des lingots ou des fragments de tiges en étain, en plomb, en bronze ou en argent, présentent un travail de courbure, d'aplatissement ou de torsion. Des morceaux de verre et des pierres semi-précieuses à demi façonnées témoignent d'une fabrication locale et d'un art de la glyptique établi sur place. De menus marteaux et des moules à bijoux ouvrent des aperçus sur la technique des orfèvres. Il n'est pas jusqu'à la présence de matières ou d'objets d'importation qui ne permette d'évoquer des relations commerciales étendues.

Les objets recueillis au cours des fouilles, obtenus en surface ou acquis des orpail-

⁽¹⁾ *Catal. Musée Blanchard de la Brosse*, I, p. 76-77 et V. Goloubew, *Les images de Sūrya au Cambodge*, *Cahiers de l'E. F. E. O.*, n° 22, Hanoi, 1940, p. 38-42.

leurs, représentent plusieurs milliers et leur étude a demandé de longs délais. Ils se répartissent de la manière suivante :

— un outillage lithique qui comprend des instruments en pierre polie, à section généralement quadrangulaire, la plupart dépourvus de soie d'emmanchement. Parmi eux figurent un disque à perforation centrale, un polissoir, un racloir et un curieux instrument de tréfilerie ;

— une série de *peṣanī*, avec ou sans rouleau. Certains de ceux-ci sont cylindriques, d'autres fusiformes. Un mortier a été trouvé intact, un autre ne présente plus qu'une moitié ;

— un secteur d'une roue en pierre, sans perforation centrale et probablement de signification solaire, avec rayons ;

— deux *līṅga* d'aspect naturaliste, l'un en granit, l'autre en grès et un *mukhaliṅga*.

— un torse hanché à l'indienne, un buste à chevelure d'un type peu commun en grès et divers fragments ;

— une vingtaine de tablettes à trois cupules en schiste, avec ou sans décor, de formes et de dimensions diverses ;

— une série de moules à bijoux, de type bivalve dont deux sont complets. La plupart sont en schiste. Pour certains, nous possédons des objets qui correspondent au dessin des matrices ;

— plusieurs milliers de perles d'enfilage en cristal de roche, cornaline, onyx, agate, améthyste, jais, corail, jaspe, malachite, jade, verre translucide ou opaque de couleurs variées. Toutes les formes des solides géométriques sont représentées dans les séries de la cristallisation naturelle ou les créations conventionnelles depuis les types sphérique, sphéroïde, cubique, parallépipédique, rhomboïde, discoïde, cylindrique, polyédrique, biconique, jusqu'à ceux qui sont dérivés de l'association par leur base, de deux troncs de pyramides à quatre, six ou huit pans. Certaines de ces perles correspondent à des types qui se retrouvent à Kuala Selingsing en Malaisie, à Añkor Bórëi, au Siam, à Sa-huÿnh, au Laos. L'ensemble comprend un petit nombre de perles romaines ou pseudo-romaines et nous avons trouvé un morceau de verre à bigarrures, qui semble indiquer une fabrication locale de cette variété. La plupart de ces grains ont été forés en deux opérations effectuées de chaque bout. Mais certains demeurés inachevés, ne présentent pas de perforation. Une perle en verre bleu, munie d'une gorge paraît d'importation chinoise et il semble que des pièces d'importation se rencontrent confondues avec des produits manufacturés sur place. Des examens spectrographiques qui ne sont pas encore entièrement achevés permettront sans doute des comparaisons étendues avec des grains en matière vitrifiées provenant de sites rapprochés ou éloignés ;

— trois camées à symboles vishnouites ou çivaïtes et une soixante d'intailles sur cornaline, cristal de roche ou jaspe présentent des sujets très variés. Une première série porte de brèves inscriptions sanskrites en écriture *brāhmī* qui ont été rapportées paléographiquement à des dates comprises entre le II^e et le V^e siècle. D'autres pierres sont gravées de personnages masculins ou féminins représentés en pied ou en buste. Sur l'une on aperçoit une jeune femme élevant une coupe devant un foyer dans un geste de libation au feu. D'autres montrent un personnage de profil dont le chef est couvert d'une coiffure plate à bords étroits qui évoque curieusement des effigies en médaille de l'Inde du nord-ouest. En deux autres cas, on reconnaît sans ambiguïté le buste d'un personnage romain. Deux autres encore sont des *grylles* figures complexes qui connurent une grande vogue à Rome et des associations de ce genre se rencontrent aussi à Oc-èò en étain. Une dernière série comprend des représentations zoomorphes : un lion d'une admirable vérité naturaliste, un sanglier, un oiseau, le bœuf à bosse vu de face ou de profil, debout, en course ou au

repos. Enfin, une représentation manifestement romaine et d'un travail particulièrement délicat, est celle d'un coq sur un char tiré par deux souris. Certaines pierres ont reçu une préparation pour être façonnées en intaille ou en camée et sont demeurées inachevées. D'autres sont incomplètement gravées, ce qui tend à établir la réalité d'une glyptique locale sur des matières d'importation. On saisit sur quelques intailles, les étapes du travail de gravure et il est possible de discerner deux types de procédés techniques. Enfin, le verre a été utilisé parfois pour recevoir, à l'imitation des intailles, des représentations en creux, florales ou animales. Inversement, un gros cabochon en pâte de verre bleu turquoise, montre un buste de personnage coiffé d'un bonnet scythique à globules avec barbe et chevelure nattée. Il élève une fleur dont il aspire le parfum. Il ne fait guère de doute que l'on se trouve en présence d'un objet indo-scythe, probablement sassanide. Un certain nombre de corindons enfin peuvent correspondre à des chatons de bagues dont ils se sont détachés ;

— parmi les objets de bronze, au demeurant peu nombreux, nous citerons quelques représentations buddhiques, parmi lesquelles figurent une tête et une image gandhariennes, une statuette qui rappelle l'art d'Amarāvātī, un éléphant, des cymbales, des grelots, des aiguilles à chas, une charmante petite lampe, portée par un *makara* et un secteur d'un miroir chinois qui paraît pouvoir être attribué aux Han postérieurs. Quelques scories de cuivre ont été trouvées au cours des fouilles ;

— l'argent est représenté principalement par des monnaies à soleil ou à conque, d'un type fort rare jusqu'ici au Cambodge mais qui avait été signalé au Siam et en Birmanie. Beaucoup ont été coupées en deux, quatre ou huit secteurs de façon à constituer sans doute une monnaie divisionnaire ;

— de nombreux objets en étain et quelques-uns en plomb peuvent se répartir en plusieurs séries. L'une est constituée de minces plaquettes rectangulaires munies d'un anneau de suspension qui portent soit des caractères sanskrits, soit des symboles vishnouites ou civaïtes, généralement une conque et un trident, soit des représentations animales. Quelques plaques de dimensions plus grandes et de forme circulaire, rectangulaire ou carrée, représentent des monstres vus de face et, dans un cas une curieuse scène paysagiste, avec un cervidé couché au pied d'un cocotier ou d'un *borassus* qu'encadrent le soleil et la lune. Il convient de signaler une charmante représentation féminine hanchée à l'indienne et vêtue d'un sarong. D'autres objets paraissent s'apparenter à des pendentifs ou des anneaux d'oreille, portant parfois un décor qui est la schématisation de deux poissons ou de l'hippocampe. D'autres pièces correspondent à des bracelets, des bagues, des sceaux, des grains de collier, etc. Fondus dans des moules bivalves dont nous possédons quelques modèles, il est vraisemblable que certains de ces objets étaient destinés à être recouverts d'une application de feuilles d'or, technique évidente pour au moins un pendentif. De nombreux lingots et fragments divers portant des traces de travail, ont été recueillis au cours des fouilles et sont l'indication d'une métallurgie locale ;

— le site a livré en grande abondance des bijoux d'or, menus lingots, fils torsadés, courbés, aplatis ou tressés, indiquant un travail d'orfèvrerie. Ils se répartissent en plusieurs séries. Des grains de collier dont les proportions varient de dix millimètres à cinq dixièmes de millimètres, correspondent aux mêmes solides géométriques que les perles d'enfilage en verre ou en pierres semi-précieuses. Les bagues présentent des types très divers, depuis le simple anneau, jusqu'au modèle à chaton enrichi ou non de pierreries. Quelques-unes sont des sceaux portant des caractères sanskrits. Certaines sont ornées d'une menue figurine de bœuf à bosse accroupi. D'autres bijoux semblent être des pendentifs ou des anneaux d'oreilles, articulés ou non. Une médaille incuse du type des *bractéates* porte une effigie laurée avec le nom d'Antonin le Pieux et l'indication de sa quinzième puissance tribunitienne

soit 152 AD. Une seconde moins lisible semble pouvoir être assignée à Marc-Aurèle. Une autre qui a conservé un anneau d'attache montre une effigie assez fruste entourée d'un cercle de globules. D'autres objets sont des étuis, des pendeloques, des fleurs, des rosaces, des garnitures avec décor en filigrane et de destinations variées. On trouve parmi eux un clou d'or et des aiguilles à chas, ainsi que des feuilles gravées de personnages parmi lesquels on reconnaît une élégante joueuse de *harpe*. Beaucoup de ces bijoux présentent des affinités avec l'orfèvrerie indienne. Ils n'ont pas de répondant dans le Cambodge classique, ainsi que nous a permis d'en juger un examen approfondi des pièces du Musée de Phnom-Penh et des représentations des bas-reliefs d'Añkor. Certains procédés d'application du métal se reconnaissent cependant sur des bijoux en cuivre trouvés dans le Bàrày occidental dont le fond contient des vestiges pré-angkorien. Enfin, il convient de mentionner quelques bagues conservées au Musée Albert Sarraut comme provenant d'Añkor Bórèi, qui offrent une évidente parenté avec certains bijoux d'Oc-èò ;

— la terre cuite est représentée par des objets très divers. On rencontre des fusaïoles, des poids de filet, des cylindres d'oreilles, des tampons pour l'application d'empreintes, une série de grelots dont l'un a conservé ses billes. Beaucoup de récipients sont de forme sphérique ou sphéroïde. D'autres sont portés par un pied. Certains sont munis d'un bec et ce modèle paraît avoir été très répandu, à en juger par l'abondance des goulots trouvés au cours des fouilles ou même en surface. On rencontre de petites coupes portées par un pied, des écuelles très évasées, des vases à orifice étroit évoquant une gourde ou une bouteille. Deux types de couvercles se rencontrent, l'un à bouton, l'autre à orifice de préhension. D'autres récipients sont des creusets ou des calebasses de fondeurs. Les décors sont rares si l'on s'en rapporte au petit nombre de pièces demeurées intactes, mais il faut tenir compte de nombreux tessons qui nous font connaître une certaine variété d'ornementation. Celle-ci est souvent gravée dans la pâte et inspirée de combinaisons diverses de la ligne brisée. Dans d'autres cas, elle est obtenue par une succession de demi-cercles concentriques, opposés et décentrés, type dont le modèle se retrouve parmi certaines poteries publiées par M. I. H. N. Evans à l'issue de ses recherches dans l'État de Péraç. L'emploi du peigne peut être décelé sur de nombreux tessons, mais celui de la batte cordée apparaît tout aussi fréquent. Le sol d'Oc-èò étant jonché d'innombrables tessons, nous avons pu effectuer une large prospection céramique sur l'ensemble du site qui nous a permis de reconnaître des types *prédominant, commun, sporadique, rare* ou *exceptionnel* dont le dénombrement livre quelques présomptions sur des proportions relatives accompagnées de la restitution de types d'ustensiles tels des fourneaux dont aucun exemplaire ne nous est parvenu intact.

La découverte de lissoirs à poterie, celle d'une batte en bois dans un sol profond et non remanié, enfin celle d'une calotte en grès avec crans d'un type utilisé comme pivot dans les tours chinois, autorisent quelques déductions sur les procédés de fabrication. Le façonnage à la main a été courant, mais certaines pièces indiquent que la technique de la fabrication au tour était connue. Des récipients ont été lustrés ou au moins paraissent avoir reçu un engobe. Nous n'avons trouvé aucune anse. On discerne cependant sur quelques tessons un relief circulaire avec une succession de creux qui semblent correspondre à des impressions digitales. L'ensemble est souvent mal cuit. Certaines pièces peuvent avoir été confectionnées avec une argile limoneuse, donnant au four une pâte noire. Mais cette nuance apparaît plus généralement comme le signe d'un défaut de cuisson dans des récipients à parois épaisses, tandis que toute une série de mince épaisseur, à pâte rose, lisse et douce au toucher répond à des types élaborés.

Deux poteries sont identiques à celles qu'à livrées le site de Samrôn Sen. Quelques-unes font penser à la céramique de Sa-huỳnh. D'autres rappellent l'art de Kuala Selingsing. Lors d'une visite effectuée à Añkor Bòrèi, en compagnie de M. Pierre Dupont, le 28 décembre 1944, nous avons reconnu sur certains tessons des procédés techniques ou des types de décor identiques à ceux d'Oc-èo. Certaines formes de récipients sont communes aux deux sites. Les mêmes constatations se présentent sur tous les points archéologiques du Transbassac. Il semble donc qu'une certaine communauté d'industrie céramique ait régné dans tout le territoire situé au sud des fleuves. Cependant, nos fouilles d'Oc-èo nous ont permis d'attribuer au même art, une partie de tessons recueillis en 1941 par M. Pierre Paris, autour de la Mare aux Éléphants, près de Bà-rija ⁽¹⁾ dans le Cisbassac. On découvre parmi ceux-ci des débris de poterie vernissée analogue à celles des Kulen, ainsi que des fragments de grès T'ang ou Song, indiquant une époque assez tardive. Il est probable que parmi les modèles de récipients trouvés à Oc-èo, se présentent aussi des formes importées, bien qu'aucune ne réponde à des périodes aussi basses que celles de Bà-rija. A un autre égard, devant la persistance de certains procédés techniques, on ne saurait incliner à trop de prudence avant de discerner dans la céramique d'Oc-èo, des critères parfaitement sûrs.

Aucune inscription datée autrement que par un examen paléographique n'a été rencontrée sur le site et l'on ne peut que se livrer à des conjectures sur la tranche du temps que recouvre le développement de la culture d'Oc-èo. En sol deltaïque remanié chaque année par le mouvement des débordements du Bassac la stratigraphie est incertaine et tout au plus a-t-elle permis de déterminer un mode ancien d'habitat ainsi que l'importance des accumulations verticales superposées à des sables, des argiles ou de la vase imbibée d'eau en permanence et où les témoins se trouvent généralement confondus. C'est par un classement des objets, l'analyse de traits stylistiques ou des affinités externes que l'on peut présumer une succession chronologique marquée par quelques jalons échelonnés du II^e aux VI^e-VII^e siècles pour ne s'en tenir qu'aux faits les moins équivoques.

Un faisceau d'indications concordantes tend ainsi à intégrer la culture d'Oc-èo à celle du Fou-nan et rien parmi nos objets ne vient contredire les renseignements reçus des chroniqueurs chinois concernant cet ancien royaume. On peut donc discerner dans la ville d'Oc-èo la première rencontre d'un site founanais et comme elle a livré d'importantes informations sur la vie matérielle, une bonne part de l'obscurité qui régnait sur une civilisation mal connue se trouve ainsi levée. De rares objets chinois ont été recueillis. Toutes les affinités vont vers l'Inde et révèlent une culture mi-autochtone, mi-étrangère, assortie d'apports paléo-khmèrs ou proto-khmèrs.

La ville maritime d'Oc-èo reliée à la côte par un grand canal avec avant-port et à l'arrière-pays par d'autres canaux reconnus à l'exploration aérienne en 1946, se présente comme un ancien centre industriel et commercial ayant entretenu avec les rivages du Golfe de Siam, la Malaisie, l'Inde et l'Indonésie, l'Iran et certainement la Méditerranée par voie directe ou par intermédiaire, des relations de navigation étendue. Mais ce site n'a livré qu'une part de ses promesses. Des événements constamment adverses ont paralysé nos recherches et c'est sur une note amère qui ne laissera indifférent aucun archéologue que s'achèvera le récit des dernières tribulations de la grande cité d'Oc-èo.

(1) BEFEO, XLII, p. 211.